

*magma. L'échancrure des robes révèle les petits seins, les tétons bruns et délicats. »*

Dans ce monde façonné par un naturalisme mystique, les corps sont toujours présents sur le chemin de la quête spirituelle. Cependant, la belle harmonie de cet ensemble hétérogène tiendra-t-elle quand les villageois monteront vers la ville « féroce » à l'occasion du *mawlid* ? C'est là que le regard du jeune héros bascule, qu'il se met à observer autrement les siens, « *ces hommes, dans leurs vêtements bon marché, leurs toques de laine rouge, leurs visages tannés et émaciés, tachetés par la malnutrition* ».

Est-il déjà un autre hors du groupe ? Lui qui ne peut accepter la manière avec laquelle les contrôleurs et les policiers rudoient les paysans, et qui commence à avoir honte : « *Un jour, la ville le transformera, lui aussi, en policier à la gueule de paysan, une matraque à la main et à la bouche, des insultes avec l'accent du bourg.* » En effet, face aux permanences du village, le pôle urbain, qui double le pôle religieux, est le lieu des transformations inquiétantes : promotions sociales et enrichissements rapides, mais aussi rondeurs et langueurs des femmes.

Tanta, c'est aussi la profusion des biens étalés dans les boutiques et de la nourriture, le trop-plein des êtres humains qui se bousculent. Le temps du *mawlid*, hommes et femmes se prennent au tourbillon d'une dilapidation effrénée s'opposant à la rareté de la vie au village. L'auteur a l'art de décrire cette liesse du *mawlid*, avec la convergence des cortèges et des processions, la foule aspirée par le mausolée du Sayyid Badawi : « *Milliers de cœurs, milliers d'yeux, milliers de soupirs, de gémissements, de cris d'affliction et de passion [...]. Serrés les uns contre les autres, ils ne forment plus qu'une seule masse de chair, qu'un seul corps doté de milliers de têtes tandis qu'ils s'agglutinent autour du tombeau.* »

Le récit culmine dans ces moments de communion et d'effusion où se répercute la clameur de ces paysans venus de tous les villages voués au saint fondateur, moments où se conjuguent « *l'Un et le multiple* », selon l'expression de Jacques Berque. Cependant, bien d'autres lectures restent possibles de ce roman autobiographique. On pourrait voir les diffé-

rents chapitres comme autant de variations sur les *hâl* (états d'âme) du jeune Abdel Aziz, depuis l'émerveillement étonné à la souffrance de la séparation d'avec le groupe aimé, en passant par le *galaq* (angoisse) quand le jeune homme n'adhère plus aux valeurs de son environnement. Il pourrait donc être lu comme un parcours initiatique à travers divers âges, les « *sept jours de l'homme* ».

—S. B. A.

---

IBRAHIM AL-KONI. *POUSSIÈRE D'OR*. ROMAN TRADUIT DE L'ARABE PAR MOHAMED EL-YAMANI. GALLIMARD, COLL. « DU MONDE ENTIER », PARIS, 1998.

Les Touaregs du Sahara ont souvent suscité une curiosité mêlée de fascination pour leur mode de vie si particulier et leur combat pour subsister malgré les bouleversements socioéconomiques. Dès le début du siècle, les orientalistes du Maghreb nous ont rapporté leurs poèmes dont le thème par excellence est celui du voyage et de l'errance.

Cependant, voilà la transposition de ce lyrisme poétique dans une forme qui explore l'aventure d'un jeune noble touareg et de son méhari. Avant tout, il s'agit d'un roman sur une amitié sublime entre l'homme et l'animal du désert. Le charme de cette relation tient à une communication continue, où les regards, les cris et les plaintes énoncent l'essentiel entre deux êtres. Si Ouhhayed, le héros, interroge, admoneste son méhari, s'il le couvre de tendres paroles, il saura lire sa réponse selon que l'animal bouillonne d'écume, baisse les yeux ou lance ses plaintes quasi humaines. De manière étrange, ce sentiment fort touche parfois à la sensualité amoureuse. L'homme et l'animal vont jusqu'à se confondre et le lecteur ne distingue pas toujours qui regarde qui, qui caresse l'autre. Pour signer la puissance de leurs liens, ils iront jusqu'à mélanger leur sang. Or « *la fraternité du sang est plus forte que la fraternité filiale. Une mère peut enfanter deux fils, sans qu'ils soient frères. Ils le sont dans la matrice, mais tant que leur sang*

*ne se mêlera pas, ils ne seront jamais frères, la fraternité n'est pas facile. »*

Comme tout beau sentiment, cette passion entre le jeune homme et son chameau est menacée par les circonstances extérieures, ce qui sera nommé « *L'œil du jaloux* » : « *Tout ce qui arrivait était dû à la jalousie... L'œil du jaloux est plus ravageur qu'une flèche empoisonnée, qu'un coup d'épée et de poignard, que toutes les armes.* » Car le méhari est beau, d'une beauté extrêmement rare ; il est tacheté, chose extraordinaire pour un chameau. Mais peut-on se distinguer ainsi des autres et les défier impunément par sa beauté et son élégance ? La perfection peut-elle exister sans être touchée par l'imperfection environnante ? Telle est sans doute la question que ce roman initiatique pose symboliquement car le méhari est une autre image de son cavalier : « *On dit chez nous que le méhari est le miroir du cavalier. Si tu veux t'enquérir du cavalier et découvrir ses secrets, regarde sa monture, son méhari.* »

C'est donc la fierté, la distinction et la beauté de ce dernier qui sont menacées. L'insouciance de la jeunesse ne durera pas longtemps ; le mal guette et prend différentes formes. C'est d'abord cette apparence superbe, cette beauté du méhari qui est rongée par la gale attrapée au cours d'une aventure amoureuse avec une femelle séductrice et maléfique.

Tout au long du roman, on retrouve ce thème du féminin dangereux comme un paradigme transmis depuis des temps immémoriaux, comme une réponse obsessionnelle à des situations complexes. Ainsi, l'homme et l'animal vont-ils devoir subir toutes sortes d'épreuves pour retrouver l'idéal de la beauté et de l'intégrité perdues. La quête symbolique s'entremêle d'épisodes réalistes où le désert nous est révélé dans sa diversité et dans les détails de sa flore et de sa faune ; plusieurs lectures sont donc possibles et le récit d'aventures nous conduit dans une odyssée du désert non pas seulement imaginaire mais appuyée sur une connaissance précise de ses dangers et de ses surprises.

Seuls les initiés peuvent survivre dans un tel espace, car ils savent repérer les signes plus ou moins lisibles qui l'habitent : « *Il avait une in-*

*quiétude secrète : peut-être y avait-il un signe et il craignait les signes. Le désert lui avait appris à s'en méfier : dans la vie, rien ne pouvait être plus dangereux qu'un signe ignoré ou négligé. »*

Pourtant, malgré les risques ou à cause d'eux, le héros subit intensément l'appel de ce lieu symbolique de la liberté. L'oasis et la femme le retiennent dans un confort relatif qui ne vaut pas les instants d'exaltation qu'on peut vivre dans le désert ; le héros est un révolté qui cherche à se dégager du poids des traditions en poursuivant un rêve fou de liberté : pour l'amour de son chameau, il a le courage de braver les avertissements et de vaincre « *une peur déposée dans sa tête par l'héritage de générations innombrables de légendes terrifiantes* ». Son lien avec le monde animal est également symbolique. C'est l'attraction irrésistible pour une nature primordiale, dans son inéité, avant le monde des codes sociaux et des compromissions qu'ils supposent. Car le roman se fonde entre autres sur cette opposition entre la nature sauvage, sincère, et la société où l'homme est obligé de renoncer à son élan premier pour se plier à des coutumes, pour se laisser domestiquer. Le héros a choisi la voie de la liberté, même si le prix à payer est de devenir orphelin de sa tribu ; il a même été maudit par son père pour avoir refusé d'épouser la femme que celui-ci lui destinait.

Seulement, ce chemin-là est celui de l'extrême, extrêmes danger et souffrance mais aussi connaissance extrême. Ce qui se présente au départ comme un roman de jeunesse sur les aventures d'un homme et de son méhari se transforme en récit d'une traversée mystique qui touche aux frontières de l'humain.

—S. B. A.

---

YEHUDA LUKACS. *ISRAEL, JORDAN, AND THE PEACE PROCESS* (ISRAËL, LA JORDANIE ET LE PROCESSUS DE PAIX). SYRACUSE, SYRACUSE UNIVERSITY PRESS, 1997, 199 PAGES.

Cet ouvrage analyse les relations israélo-jordanienues depuis la guerre de 1967 jusqu'à la si-